

L'assimilation par l'Ecole en Annam

par LÉ-TUEN

Dans notre numéro du 1^{er} février, nous avons publié une étude sur le paupérisme que développe notre colonisation parmi les masses rurales d'Indochine. Aujourd'hui, un autre aspect du colonialisme est envisagé: ce sont les procédés que notre Administration a inaugurés, sous couleur de « libéralisme », dans l'espoir de franciser nos sujets et « protégés ». On verra ainsi notre colonialisme à l'œuvre: 1^o lorsqu'il ignore les problèmes de l'économie locale; 2^o lorsqu'il prétend départir aux « indigènes » les bienfaits de la civilisation.

Il y a un *Conte du Lundi*, d'Alphonse Daudet, qui a ému bien des générations de français. Il s'agit de la dernière classe du maître d'école français dans un petit village d'Alsace-Lorraine en 1871, après l'annexion. Combien de lecteurs ont songé avec angoisse au drame qui avait suivi cette dernière classe, à tous ces enfants obligés ensuite d'oublier leur langue, d'apprendre une langue étrangère pour pouvoir continuer d'apprendre ! Les mêmes générations de français qui lisaient Daudet se consolaient par la grande entreprise de civilisation que leur nation commençait en Afrique et en Extrême-Orient. Et chaque fois qu'on ouvrait des écoles en Annam ou au Tonkin, ils se sentaient fiers, fiers de participer à une bonne et grande action. L'honorable M. Painlevé, dont la cervelle est tout un pavage de bonnes intentions, n'était-il pas revenu de son voyage en Extrême-Orient tout radieux d'avoir aidé à la diffusion abondante de la culture française, et n'aimait-il pas à mettre en parallèle la colonisation britannique, avare de sa science, et la colonisation latine, appelant les peuples sujets au foyer rayonnant de sa culture ?

Tout cela est bien beau. Mais tout cela est vu d'un peu loin. Même par les politiciens qui prennent la peine de faire un tour du monde d'agrément. Voyons ce qu'a été l'instruction publique organisée depuis la conquête en Indochine.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN INDOCHINE

Dès l'arrivée des nouveaux maîtres, cette question fut à l'ordre du jour. C'est la préoccupation élémentaire de tout conquérant. La solution qu'il y apporte symbolise assez exactement le genre de conquête que lui-même réalise. S'il s'agit d'un peuple qui étend ses frontières naturelles (comme l'Allemagne en Alsace-Lorraine, la Russie tsariste en Pologne, le Japon en Corée) il est question d'assimilation radicale, immédiate: la langue, la culture du vaincu disparaissent des moindres écoles. Si le vainqueur est un colon, un émigrant (comme dans l'Empire britannique), il s'agira de lui réserver jalousement le bénéfice de la culture moderne: les indigènes seront paternellement et catégoriquement orientés vers leurs antiques cultures nationales, millénaires et politiquement anodines. Mais la France est venue « mettre en valeur » l'Indochine sans presque y établir de population blanche: la structure nécessaire et suffisante de la colonisation devait donc être une Administration em-



Maison de thé à Shanghai

ployant, sous les ordres de chefs européens, des milliers de fonctionnaires annamites. C'est exactement à ce souci que correspondait le premier « enseignement franco-annamite ».

On a ainsi formé, pendant des dizaines d'années, vaille que vaille, des secrétaires et des interprètes par fournées. Le peuple s'est habitué à voir quiconque entrait à l'école coloniale « casé » d'avance dans quelque bureau, bientôt plus influent qu'un mandarin vieilli dans l'étude des belles-lettres.

Mais la machinerie étatique se compliquait sans cesse. Il fallait toujours plus d'employés, plus de titulaires ! Et les émigrants français ne venaient toujours pas. Ce fut cette situation qui inspira soudain la sagesse politique des gouverneurs « libéraux ». Pourquoi ne pas traiter les indigènes comme des Français, leur départir l'enseignement occidental comme à de futurs citoyens ? « C'est bien hardi, mais c'est beau », disait-on dans les couloirs de la Chambre. C'était tout simplement de l'assimilation. L'assimilation est toujours un crime. S'il y a repeuplement par le vainqueur, c'est au moins un crime procédant d'une logique. Dans le cas présent, c'est tout bonnement de l'absurde.

L'USINE A PERROQUETS

Le peuple annamite ne voit pas grandir et agir à côté de lui un peuple de colons français, parlant français, prospérant par leur science française. Il voit au-dessus de lui une Administration à drapeaux tricolores. Alors, il croit toujours que l'instruction publique en français ne sert qu'à devenir fonctionnaire colonial.

Pas moyen de le tirer de là. D'abord parce que personne ne veut l'en tirer ! Quels rêves caressaient les hono-